

de jeunes hommes qui ne pourront pas vivre, ou qui ne pourront vivre que d'expédients, vous aurez beau multiplier, pour leur donner une situation, des places absolument inutiles chez un peuple jeune, avant trente ans, vous sentirez des secousses ici, tout comme dans l'ancien monde. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

C'est vers l'agriculture qu'il faut diriger vos jeunes gens. C'est, en plein air, dans vos vastes campagnes que doit se faire votre éducation. Là, il y a de la place pour tout le monde ! Là, est l'avenir et l'indépendance de la jeunesse canadienne ! Là est sa richesse ! Que de choses à faire dans ce sens ! Que de forces on laisse inactives ! Que de ressources dans les enfants dont on ne sait pas tirer parti ! J'en ai vu trois en France, qui appartenaient pourtant aux premières familles de la Bretagne : l'un avait treize ans, l'autre quatorze et le troisième quinze. On leur avait donné un arpent à bouleverser. Eh bien ! vous ne sauriez croire ce qu'il ont fait de travail, tout en s'instruisant. Et comme ils se portaient bien ! comme ils étaient heureux ! C'est que l'enfant a besoin d'exercice. Une dame du Para (Brésil) me disait dernièrement, qu'un entrepreneur de cette ville, ayant obtenu du gouvernement brésilien de faire les quais sur les bords de la rivière l'Amazone, s'était enrichi en n'employant, à ce travail, que des enfants. Aussi, je le dis carrément, moi qui aime le travail manuel, quand même je froisserais les idées reçues, ce dont je ne m'inquiète guères, voulez-vous que l'enfant soit heureux ? voulez-vous qu'il soit vigoureux ? voulez-vous qu'il soit vertueux et bon ? En même temps que vous développez son esprit, apprenez-le à se servir de ses bras. Faites-le suer ; qu'il ait un jardin ; qu'il élève des animaux ; que tout, dans sa vie, ne soit pas abstraction. Fortifiez son corps, fatiguez ses nerfs ; et en agissant ainsi, vous élevez son âme, et vous en ferez vraiment un homme.

Il ne faut pas croire que la foi, qui vous protège et vous défend de l'erreur, sera toujours aussi forte qu'elle l'est aujourd'hui, surtout si on multiplie outre mesure les éducations absurdes. Un jour viendra où, ici comme ailleurs, il y aura lutte ouverte et déclarée entre le bien et le mal. Les passions, en tout pays, produisent toujours les mêmes effets ; et, quand elles ne sont contenues que par l'intérêt, elles ne tardent pas à prendre leur essor. Vous verrez.

Il ne suffit pas qu'un enseignement soit religieux pour être vraiment utile ; il faut qu'il tienne compte des besoins d'un peuple et des besoins de l'enfance. Si après dix ans, comme cela se fait partout, les enfants, malgré leur travail, n'ont devant eux qu'un avenir incertain, je le dis, et je le repète : c'est un danger. Mgr. Dupanloup, à l'appui de mes paroles, cite dans son ouvrage sur l'éducation, toute une page de Guizot où la chose est constatée en termes énergiques. Je la reproduirai quelque part. Car elle explique comment et pourquoi se font les révolutions.

Au reste, qu'importent les autorités ; je dis ce que je pense, ce que l'expérience de la vie, m'a appris être vrai et utile.

Je n'ai point la prétention de convaincre les professeurs. Ils ont pour eux la force d'inertie, leur nombre et leur organisation ; moi, je suis seul, et sans point d'appui. D'ailleurs, la plupart d'entre eux, quelle que soit leur opinion, ne peuvent rien ni pour, ni contre mes principes. Bon gré, mal gré, ils sont liés à l'ancien système ; et, il faut avoir une hardiesse peu commune, même pour oser m'approuver. Mais, j'ai la prétention de convaincre les parents et d'éclairer les enfants, en leur montrant que l'éducation actuelle, telle qu'elle est, et par elle-même, ne signifie rien, ne pousse à rien, et que, dès lors, il ne faut pas en faire de cas. La meilleure preuve à leur en donner, c'est que moi, qui ai de l'intelligence et de l'énergie, (on ne peut le nier) ; qui ai fait des travaux assez intéressants pour fixer, depuis deux ans, l'attention de tout un pays ; qui ai obtenu l'approbation d'hommes remarquables en France et au Canada, je serais condamné, pour vivre, si je n'avais une fortune personnelle, à mourir chaque jour. Car c'est vraiment mourir que de vivre comme vivent, dans tous les collèges, les professeurs et les élèves. Et combien n'y en a-t-il pas dont la santé s'altère à ce métier-là. La vie de l'homme, quand elle s'écroule ainsi entre quatre murs